

Partie 1

Malik

## 1 - Malik

Sa première pensée est pour sa dent.

Il sent un truc dans sa bouche. Du liquide chaud, du sang, mais aussi quelque chose de dur qui vient de se détacher. Il pense « Merde ! Il vient de me péter une dent, ce con ». Il porte la main à sa bouche, il recrache et aussitôt après, un des deux types lui envoie un terrible coup de poing dans le ventre. Sous la douleur, Malik se plie en deux. Et puis l'autre fils de pute lui balance un coup de pied juste derrière le genou, qui le fait tomber.

Balayette latérale. Jason Statham fait ça très bien dans *The Expendables*. Forcément, sur lui, Malik trouve ça moins sympa. D'habitude, il gère très bien ce genre de situation et, en temps normal, il serait sans doute capable de plier ces connards. Ou tout du moins de les faire fuir. C'est juste que là, ils l'ont pris par surprise ; il n'a rien vu venir. Il est à terre, les deux autres l'agonissent de coups de pied. Le gros tape un peu au hasard, les jambes, les côtes, le dos. L'autre, le petit, est plus vicieux et méthodique : il vise la tête. Malik a beau se recroqueviller en position fœtale, essayer de se protéger avec ses bras, ça fait mal. Il se dit « Merde ! Je vais crever ». Une douleur intense lui vrille la poitrine. Il a du mal à respirer. Il pense encore une fois « Putain, ma dent... »

Et puis, sans prévenir, une ombre gigantesque surgit, hurlante, gesticulante. Malik ne distingue pas très bien, il a un œil à moitié fermé et le soleil en pleine face, mais c'est un grand type, avec une sorte de cape, un chapeau bizarre. Il hurle, il fait des moulinets avec sa canne. Il insulte les deux connards, il éructe. Il a une voix puissante et il gueule des mots qui ne veulent rien dire « Hardi camarade ! » et « Sus à l'ennemi ! » Sous l'effet de la surprise, les assaillants s'immobilisent. L'ombre en profite pour balancer sa canne juste dans la tronche du petit. Il a visé le nez. Ça fait un bruit sourd. Le sang jaillit immédiatement. Et puis, il fait un truc de dingue : il se plante devant le plus balèze et brandit sa canne, comme une sorte d'épée. Il la fait tourner. Décontenancé, le gros lard ne sait que faire. Son pote s'est éloigné, avec son nez qui pisse le sang. Il hésite, puis fait un pas en avant, menaçant. L'ombre lui plante sa canne, juste dans le gras du bide, et braille : « En garde maraud ! » L'autre, surpris, recule. Il faut se méfier avec les tarés. Il a peut-être un flingue caché. Ça peut mal tourner. Ensuite, sans prévenir, la canne frappe son genou. Le gros sent un truc qui lâche. La canne s'abat maintenant sur son épaule, juste là où ça doit faire mal, et en un éclair sur son tibia, juste là où ça doit faire *très* mal. Et puis aussi sur son poignet ; partout où ça fait mal. Il ne comprend pas comment l'ombre peut faire ça, comment les coups peuvent pleuvoir aussi vite, aussi fort, sur chaque partie de son corps. Il ne pourra pas tenir. Pas sur une jambe, avec ce fou furieux qui hurle et qui semble possédé. Alors il bat en retraite. Il se casse, en boitant, suivi par le petit qui se tient toujours le nez.

Malik les voit s'éloigner, poursuivis un instant par l'ombre qui continue à agiter sa canne en hurlant : « Revenez, fieffés

coquins, vils marauds, je n'ai pas fini de vous rosser ». Il a envie de gerber et il a toujours sa dent qui se balade dans sa bouche.

Enfin, l'ombre revient, se baisse vers lui et lui tend la main pour l'aider à se relever. Malik n'y arrive pas, le moindre mouvement lui donne l'impression qu'il va tourner de l'œil. Il dévisage son sauveur. Il n'est pas si immense que ça, mais il dégage quelque chose d'impressionnant. Comme Jason Statham en beaucoup plus maigre. Et en plus vieux. Rien à voir en fait. Ce qu'il avait pris pour une cape est un large manteau noir, tout mité, avec un grand col. Le type fait une chose bizarre. Il enlève son chapeau, il le fait tournoyer et Malik voit qu'il y a une sorte de plume sale qui pend sur le côté. L'homme fait encore faire une ou deux arabesques à son chapeau, il s'incline et puis il fait comme une révérence bizarre :

— Nonno, pour vous servir.

Il fait un geste cérémonieux pour désigner un petit caniche qui, assis sur son train arrière, le dévisage avec curiosité, et poursuit :

— Et voici mon fidèle compagnon, mon confident :  
« Edmond ». Comme le grand Edmond Rostand. Vous connaissez, bien sûr ?

Malik se dit « Putain, un cinglé, c'est bien ma veine ».

Et puis, il perd connaissance.

Sa dernière pensée est pour sa dent.

## 2 - Malik

Un clodo.

C'est juste un putain de clodo.

Quand Malik ouvre les yeux, il voit au-dessus de sa tête un visage tout balafré, buriné par le temps. Un pif immense, tordu, avec une boule au bout. Comme une sorte de bec, long et busqué, qui se terminerait en groin. « Y a un truc qui va pas, pense-t-il. Aigle ou cochon, faut choisir. »

Le type sourit. Il ne lui reste plus beaucoup de dents, et celles qui sont encore présentes sont d'un jaune marron assez dégoûtant. C'est dommage, la bouche, encadrée d'une barbe sale, n'est pas mal, grande, charnue et sensuelle. Et puis, au milieu de tout ce grand n'importe quoi, deux petits yeux marrons, enfoncés, cernés de noir, vifs, qui pétillent d'intelligence.

Tout de suite, Malik doit se rendre à l'évidence : son sauveur schlingue. Pas la petite odeur qui vous donne envie de détourner la tête et qui vous fait froncer le nez. Pas le fumet désagréable qu'on peut éviter en se déplaçant de quelques centimètres. Un truc terrible, une odeur rance, aigre, forte, mélange de poussière, de crasse et de pisse.

Le type sourit encore une fois.

— Ça va aller mon jeune ami ? Vous pouvez vous relever ?

Malik fait une petite moue dubitative, en partie parce qu'il a mal partout et en partie parce qu'il a peur de vomir s'il ouvre la bouche. L'autre l'aide à se remettre sur pied, doucement. Le garçon regarde autour de lui d'un air inquiet :

— On est où là ?

— On est à 300 mètres de l'endroit où ces deux manants vous ont rossé, mon jeune ami. Je vous ai porté le long du quai. Remarquez, ça n'a pas été si difficile, vous n'êtes pas bien épais. Ici, nous nous trouvons sous le pont de la Guillotière. C'est un peu bruyant, à cause des voitures, mais nous y sommes tranquilles. Nous voici donc dans mon humble propriété. Soyez le bienvenu, mon jeune ami.

Malik regarde autour de lui : il y a des cartons, un vieux matelas, un réchaud, un sac en plastique et une valise défoncée. Il grimace parce que son dos, ses jambes, son ventre, tout lui fait mal. Et puis, il sent son bout de dent qui se promène dans sa bouche et il crache le morceau dans sa main.

— Oh putain non !

L'autre éclate de rire.

— Ce n'est rien, mon jeune ami. Une dent cassée n'a jamais empêché un honnête homme de prononcer de belles paroles. Dites-moi plutôt après quoi ces manants en avaient ? Voulait-ils vous détrousser ? Affaire d'honneur ?

Malik hausse les épaules. Il n'a aucune envie de s'appesantir sur ses ennuis avec un vieux clodo qui pue. Il bougonne : « Chais pas m'sieur », et l'autre n'insiste pas. Il dit juste :

— Je comprends. La pudeur et la discrétion sont des sentiments qui vous honorent. En attendant, je vais vous aider à vous redresser. Vous êtes tout avachi, tentez au moins de vous assoir. Cette position ne convient pas à un gentilhomme.

Malik le regarde sans comprendre. Il n'est pas certain de saisir le sens du mot « avachi », pas plus que celui de « gentille homme ».

Et puis il demande :

— Et mon vélo ? Y'me faut mon vélo, m'sieur, je peux pas le laisser. Je suis livreur, j'm'en sers pour bosser, alors si j'le perds, j'suis mort.

Il esquisse un geste pour se relever mais la douleur qui lui a vrillé le corps le convainc qu'il vaut mieux rester assis pour l'instant.

Le vieux clodo fait un geste de la main, comme pour faire signe à un domestique, et il appelle : « Jony... Géro ? » Et puis, comme il ne se passe rien, il se relève, gonfle la poitrine et hurle, d'une voix puissante : « Jonyyyy... Géronimooo ! »

Quelques minutes plus tard, deux types arrivent tranquillement le long du quai : un petit homme sec, vêtu d'un vieux blouson en faux cuir tout déchiré, avec une touffe de cheveux gras jaunes filasses, ramenée sur le haut du front en un semblant de banane instable, et une sorte de géant tout maigre, au teint mat et au visage en lame de couteau, dont les mèches noires striées de gris sont attachées dans une longue queue de cheval qui ballotte sur une vieille veste crasseuse à franges. Ils sont accompagnés de leurs chiens, un gros animal débonnaire au pelage jaune, et un petit bâtard bondissant. Le blond à la banane dit :

## Ceux des quais

— Whooooo, c'est bon Nono, gueule pas comme ça. On était peinarads là-haut, sur les marches, à s'gratter les macarons au soleil, faut bien l'temps qu'on descende quand même !

Et puis il avise Malik, prostré contre la pile du pont :

— Qu'est-c'est donc qu'tu nous as ramené là ?

Le vieux clochard regarde le jeune homme avec un air de surprise ravie, comme s'il venait de le rencontrer lors d'une soirée mondaine :

— Ah mais c'est vrai que vous ne m'avez pas dit votre nom, mon jeune ami !

— Malik... J'm'appelle Malik m'sieur.

— Parfait. Donc, jeune Malik, je vous présente mes compagnons. Celui-ci, c'est Jony. Et la sympathique chienne qui se tient à ses côtés, c'est Sylvie. Malgré sa carrure impressionnante, Sylvie est une créature placide et conciliante, soyez sans crainte. Quant à son maître, ce vaurien se fait appeler ainsi car il pense sans doute qu'en s'appropriant le patronyme de l'idole de sa jeunesse, un peu de sa gloire et de son prestige rejailliront sur lui. Entreprise vaine, mais peut-on contrarier un cœur aimant ? Car, comme disait le grand Victor Hugo :

*De quoi puis-je avoir envie,  
De quoi puis-je avoir effroi,  
Que ferai-je de la vie  
Si tu n'es plus près de moi ?*

Le faux Johnny Hallyday se marre et crache par terre. Il dit :

— Ton Victor Hugo, le jour où il aura tamponné autant d'belles gonzesses que l'roi Johnny, y pourra ouvrir sa gueule. Pas avant.



Même s'il n'est pas très grand, il se dégage de l'homme une tranquille assurance, et bien que son teint couperosé trahisse une consommation excessive d'alcool et que son sourire soit gâté par de nombreuses dents manquantes, il ne manque pas de charme avec ses traits réguliers et ses yeux bleus.

Indifférent aux sarcasmes, Nono reprend les présentations :

— Quant à ce fier géant qui semble tout droit sorti d'un western de John Ford, c'est Geronimo. Mais vous pouvez l'appeler Géro. Ne vous fiez pas à sa haute stature et à sa mine sombre, il existe peu de cœurs aussi purs et aussi doux que le sien, même si l'acuité de son esprit a été quelque peu mise à mal par d'anciennes addictions. Ah ! Sachez-le, la drogue est, comme le disait Baudelaire, « *une vieille et terrible amie ; comme toutes les amies, hélas ! féconde en caresses et en trahisures* ». Et ce charmant petit animal qui l'accompagne, c'est Tom.

Malik observe le chien : une boule de poils gris ébouriffés, courte sur pattes, mélange indéterminé de plusieurs races, museau long, regard intelligent et mobile ne laissant aucun doute : dans le duo Géro/Tom, c'est du côté du petit chien qu'il faut chercher la vivacité.

— Maintenant que les mondanités d'usage sont effectuées, reprend Nono, messieurs, je serais votre obligé si vous vouliez bien remonter le quai un peu plus haut. Juste à la hauteur des premières péniches, vous trouverez, abandonnée au sol, la bicyclette de notre jeune ami.

Le Johnny Hallyday semble dubitatif :

— Et comment qu'on sait qu'c'est bien son vélo, à c'gars ? Qui m'dit qu'on va pas s'faire accuser d'piquer la bécane